

LETTRE À TOUTE LA POSTÉRITÉ.

FRANÇOIS PÉTRARQUE.

NOUS empruntons à François de Grenaille la traduction que nous publions ci-après. Il la réalisa pour l'édition qu'il donna des Remèdes aux deux fortunes (*De remediis utriusque fortunæ*) de Pétrarque, en 1645¹, sous le titre du Sage résolu contre la bonne et mauvaise fortune ; le changement de titre laisse mesurer l'ampleur des modifications que le traducteur apportait à l'original. Nous parlerions aujourd'hui de libre adaptation, plus encore que de belle infidèle².

Grenaille, dans sa Préface, s'exprime très joliment sur les motifs de ses choix, accordés aux progrès des arts ; après quoi il retrace la vie de l'auteur, en lui demandant tout d'abord de nous l'exposer lui-même. Aussi traduit-il tout naturellement la lettre où Pétrarque la déroule à nos yeux³ ; ce sera une « paraphrase », nous dit-il, plus qu'une « version ». Parfois l'exactitude peut avoir plus de vie que de rigueur.

¹ Nous suivons l'édition de 1660, publiée à Bruxelles, chez François Foppens — tout simplement parce qu'elle est là, sur ce bureau, depuis longtemps à portée de la main. Nous en respectons l'orthographe et la ponctuation.

² Les 254 dialogues qu'on trouvait chez Pétrarque sont réduits à 77 ; il ne s'agit plus de dialogues, du reste, mais de simples chapitres où la même voix se fait entendre.

³ Inachevée, elle constitue à elle seule le dix-huitième livre des

On se gardera de juger trop vite ; car mieux vaut lire qu'élaborer une énième esthétique de la traduction.

*

*Le recueil des Lettres familières s'achevait sur les noms des grands Anciens, Cicéron, Virgile, Horace ou Tite-Live, devenus correspondants imaginaires ; celui des Lettres de vieillesse s'achève sur une confession faite à la postérité. Qui rêve de l'œuvre élargit nécessairement les limites de l'existence. L'oublieuse postérité, pour peu qu'elle y consente, vit déjà de la vie de ces morts ; nous sommes exactement au point où Pétrarque se disait être lui-même quand il évoquait, dans les Mémorables, son travail de fidélité à la culture antique : *velut in confinio duorum populorum constitutus ac simul ante retroque prospiciens*, « comme à la frontière de deux peuples, et regardant tout ensemble et devant et derrière ». En appeler à l'avenir pour que le passé ne sombre pas dans l'oubli ; et au passé pour que l'avenir se soutienne d'une vie ineffaçable. Entre les deux, toujours entre les deux, le temps de l'œuvre, selon ce que nous voulons pour elle, ou ce que nous lui refusons ; selon que nous consentons ou non à être saisis par une vérité plus vaste que l'existence. Ce que nous dirons n'aura jamais que la force démunie d'un dialogue des morts ; Pétrarque vivant voulait s'y joindre, les emportant dans sa vie, et nous avec eux, car il y a dans toute œuvre peut-être, ou tout appel, une adresse éperdue, déraisonnable, qui rejoint chacun au-delà de ce qu'il aura jamais été.*

*

Serait-il vain de remercier Grenaille pour ses beaux traités (si copieux, si policés), ou pour ses élégances de traducteur ? Ou de se croire tout près de Simmias, de Cébès, de Phédon conversant au dernier jour avec Socrate ? Qu'avons-nous à offrir à ceux qui viendront, sinon de leur dire que nous aussi, nous les avons connus, ces hommes lointains, et que la parole est vivante ?

LETTRE DE PÉTRARQUE.

à toute la Postérité.

ENCORE que je ne puisse esperer qu'un homme de si peu de consideration que je suis, doive acquerir une grande reputation dans le monde, il se peut faire neantmoins que vous entendrez parler du nom de Petrarque, comme on entend quelquefois parler des choses indifferentes ou superflües. Vous voudrez sçavoir paravanture qui j'ay esté en voyant la qualité de mes Oeuvres, & reconnoissant les effets, vous serez bien aise d'en recognoistre le principe. Je sçay bien qu'on parlera diversement de ce sujet, pource que chacun dit plustost ce qui lui plaist, que ce qui est veritable : & comme on ne garde point de mesure à décrier les personnes, on n'en garde guere à les louer. Mais pour vous donner un éclaircissement assuré parmy tant d'incertitudes, je me suis avisé de vous entretenir de moy-mesme, non pas pour flatter mon ambition, mais pour vous montrer ma franchise. Comme personne ne me connoist mieux que moy-mesme, personne aussi ne me peut mieux donner à connoistre aux autres.

Sçachez donc que j'ay esté homme du commun, & que je n'ay pas laissé d'estre mortel, quoy qu'un Laurier qui me fut donné dans la capitale de l'Univers me promist l'immortalité. Au reste, mon extraction n'a esté ny fort basse,

ny fort illustre, mais je me puis vanter aussi bien qu'Auguste d'estre né d'une ancienne famille, si je ne suis pas né dans une grande maison. Mon naturel n'a jamais esté mauvais, quoy que j'aye quelquefois peché contre les bonnes mœurs ; & je puis dire que les dissolutions de ma vie sont plutôt venuës des impressions d'un commerce contagieux, que d'une inclination vicieuse. La jeunesse me trompa, la virilité qui me devoit rendre plus meur, rendit mes passions plus impetueuses : mais enfin la vieillesse m'amenda, & m'aprit par experience ce que je ne sçavois que par theorie, à sçavoir que l'adolescence, & la volupté sont les choses du monde les plus vaines, quoy qu'elles soyent les plus aymées. Mais je semble parler comme les Payens vivant dans le Christianisme ; je dois dire plustost que le Maistre des temps, & des âges m'a laissé faire quelque détour pour me réduire au bon chemin, & m'appelle maintenant à la penitence, apres avoir permis que je m'emportasse au vice. C'est ainsi que par un secret ressort de sa Providence il laisse un peu éloigner ses enfans, pour les mieux approcher de sa bonté paternelle.

La Nature m'avoit pourveu d'un corps peu robuste à la vérité, mais fort adroit pour toute sorte d'exercices. Je ne me glorifie pas d'avoir eu quelque part à la bonne mine, mais je puis dire sans vanité, que si je n'avois rien de charmant en mon visage, j'y avois quand j'estois jeune quelque chose d'agreable. J'estois d'une couleur vive qui tenoit du blanc & du noir, & montrait ma complexion, qui n'estoit ny trop melancholique, ny trop joyeuse. J'avois les yeux fort perçans, & la veuë si bonne, qu'ayant passé soixante ans sans aucun usage de lunettes, il me fasche fort maintenant de ne voir que par un tiers. J'ay jouÿ d'une parfaite santé durant toute ma jeunesse, mais enfin la vieillesse m'a assiegé d'une grande suite de maladies, & me fait mourir mille fois devant la fin de ma vie.

Mais pour parler avec ordre, je nâquis à Arezzo en Toscane un Lundy vingtième jour de Juillet de l'année M. CCC. IV. & receus la lumiere à l'aube du jour, & ce qui est remarquable dans l'exil, comme si entrant dans la prison du monde j'eusse deu encor y souffrir d'abord le bannissement. Mes Pere & Mere estoient de Florence, & je ne feray point de tort à leur vertu, quoy que je die que leur fortune estoit moins que mediocre, puis qu'elle penchoit vers la pauvreté. Il est vray que leur incommodité venoit plutost du malheur public, que des disgraces particulieres de leur maison, & il ne se faut pas estonner qu'estant chassez de leur pays ils ne fussent pas à leur ayse. De moy en quelque estat que je me sois veu, j'ay toujours fait profession de mépriser les richesses que les autres idolatrent. Ce n'est pas que je n'eusse quelque sorte d'amour pour elles, mais je haysois les travaux & les soucis qui sont leurs compagnons inseparables. Je ne prenois pas de plaisir à les acquerir voyant la peine que j'aurois à les conserver.

Quant à ma façon de vivre j'ay eu autant d'aversion pour la delicatesse, que d'inclination pour une austerité civile. Je faisois meilleure chere avec des viandes communes, que tous les successeurs d'Apitius avec des mets fort exquis. Les festins sur tout m'ont toujours dépleu, comme estant des assemblées contraires à la modestie, & aux bonnes mœurs, & je ne me suis non plus soucié de convier les autres à ces banquets dissolus, que d'y estre convié moy-mesme. Mais en revanche je me suis tellement pleu à manger avec mes amis, que je n'ay rien eu de plus agreable que leurs visites, & je n'ay jamais pris repas à ma volonté, mesme dans ma solitude, que je n'aye eu compagnie. Il n'y a rien qui me rebute tant que la pompe, non seulement pource qu'elle est mauvaise & contraire à l'humilité, mais encor d'autant qu'elle est difficile à entre-

tenir, & incompatible avec le repos que j'ay toujours recherché parmi les inquietudes de la vie.

Je me suis veu picqué d'amour, mais ce n'a esté qu'une fois, & durant les fougues de ma jeunesse ; j'avoüe pourtant que j'en eusse esté travaillé plus long-temps, si la mort pour esteindre ce beau flambeau qui me consumoit, n'eust esteint le Soleil dont il recevoit ses flammes. Cét accident me fut bien dur à souffrir, mais enfin il me fut fort avantageux. J'ay commencé d'aymer plus ardamment le Createur me voyant delaissé de la creature que j'avois le plus aymée dans le monde. La mort neantmoins n'a pas esté la seule exterminatrice de mon amour ; elle n'a fait qu'esteindre un feu qui s'attiedissoit peu à peu, & j'eusse sans doute fait par raison ce que je fis par nécessité. Or quoy que je me doive repentir du temps que j'ay perdu à fomentier ma passion, je me doy réjouir d'ailleurs de sçavoir qu'elle a esté toujours honneste, & que j'ay cheri Madame Laura, comme un Esprit visible, plustost que comme un corps animé.

Je voudrois bien pouvoir dire le mesme des autres sujets qui ont pû toucher mon cœur, & m'estre preservé des appâs de la volupté quand j'ay esté libre, comme quand je me suis veu dans la prison des amoureux. Mais je mentirois si je ne confessois icy qu'en aymant quelquefois de belles choses, je les ay aymées contre l'honnesteté, & abusé des perfections que Dieu leur avoit données pour offencer une main si bien faisante. Il est vray que je puis asseurer qu'encor que la ferveur de l'âge, & l'instant de ma complexion m'ayent porté à des plaisirs defendus, j'en ay toujours eu une horreur secrette parmi les poursuites apparentes que j'en faisois. J'ajouste qu'approchant de ma quarantiesme année ou il me restoit encor assez de forces & de chaleur, non seulement je n'avois aucune inclination à la volupté, mais encor j'en semblois

avoir perdu la memoire, aussi bien que le sentiment. Or c'est un avantage que je mets entre les principales felicitez de ma vie, rendant graces à Dieu de ce qu'il m'a delivré d'une servitude si honteuse, en un temps où je semblois avoir le plus de vigueur pour en supporter le joug. Je suis fort obligé au Ciel, de ce qu'il a permis que je quittasse les vices devant que les vices me quittassent.

Après avoir parlé de la Volupté, je veux dire un mot de l'Ambition. J'en ay resseny les mouvemens, non pas en moy-mesme, mais dans les autres, & ayant tousiours esté petit, je l'ay tousiours esté davantage à mon jugement. C'est ce qui m'a quelquefois causé du dommage, quoy qu'il n'ait jamais esté desavantageux aux autres. Quand aux honnestes amitez, j'ay eu autant de desir pour les rechercher, que de soin & de fidelité pour les conserver après les avoir acquises. Je parle icy hautement, parce que je dis la verité. Que si j'ay eu un cœur incapable de souffrir sans de grandes émotions de colere, je puis dire neantmoins que je n'ay pas eu moins de facilité à oublier les injures qu'on m'avoit faites, qu'à me souvenir des bien-faits que j'avois receus.

Mon bon-heur ou plutost la bonté des Roys & des Princes m'avoit donné quelque part à leur amitié, & les plus grands me traitoient avec tant de familiarité que plusieurs Courtisans portoient envie à la condition d'un Solitaire. Mais c'est le supplice ordinaire de ceux qui vieillissent comme je fais maintenant, qu'ils déplorent souvent durant leur vie, la mort de ceux qu'ils cherissoient. Quand aux Souverains qui m'ont témoigné de l'affection, & mesme quelque espede de reverence nonobstant ma bassesse, je ne sçay quel motif les pouvoit porter à une bienveillance si rare envers un sujet si commun. Je ne dois pas répondre de leurs inclinations, mais bien de ma gratitude. Tant y a que j'ay vescu avec quelques-uns dans les

mesmes privautez qu'ils vivoient avecque moy, & ayant receu beaucoup d'avantages de leur grandeur, je n'en ay jamais reçu d'incommodité. J'ay pourtant fuy la conversation de plusieurs que j'aymois, pour suivre mieux les mouvemens de ma liberté, & n'ay jamais fait estat d'embrasser les occasions qui pouvoient augmenter ma fortune, par la diminution de ma franchise.

J'estois doué d'un esprit plustost pliable que subtil, & je m'en contentois d'autant plus, qu'estant propre à quantité de fonctions particulieres, il sembloit neantmoins avoir une capacité generale pour toutes choses. J'avois de l'inclination pour chaque science, mais principalement pour la Philosophie Morale, & l'estude de la poésie ; & c'est une espece de Miracle que j'aye pû accorder la froideur de l'une avec les fureurs de l'autre. Il est vray que par succession de temps la gravité des Saintes Lettres me fit negliger l'Art de faire des Vers, & un profane entousiasme ceda enfin aux vrayes inspirations du Saint Esprit. Je commençay d'adorer ce que j'avois méprisé, & trouvay une douceur cachée, où je ne trouvois auparavant que du dégoust. Ce n'est pas que j'eusse oublié entierement la Poésie, mais je la prenois alors pour divertissement, au lieu qu'auparavant je la prenois pour une occupation réglée.

Or entre les autres curiositez que j'avois en estudiant, la principale estoit la connoissance de l'antiquité, pource que j'ay toujours esté mécontent de nostre siecle, & si la consideration de mes amis ne suspendoit mes souhaits, j'aymerois mieux estre né en tout autre temps qu'en celuy où nous vivons. A tout le moins pour m'en oublier, je suis toujours par pensée, & par une memoire fixe, des autres âges du monde. C'est pourquoy je me suis pleu souverainement à la lecture des Historiens, quoy que j'aye esté quelquefois rebuté des contrarietez qui s'y rencon-

trent pour la narration d'une mesme chose. Mais enfin pour me determiner dans les doutes j'ay suivy pour l'ordinaire l'autorité des Escrivains de reputation, ou la vray-semblance mesme des choses.

Pour ma façon de parler & de discourir, quelques-uns l'ont estimee nette & vigoureuse, mais elle m'a toujourns semblé foible & obscure. Au reste, je ne me suis jamais picqué d'Eloquence, en traittant avec mes amis, & m'estonne qu'Auguste se preparât pour parler aux siens, comme s'il eust deu haranguer devant le Senat. La franchise de l'amitié ne souffre point d'artifice, ny au cœur, ny au langage. Mais lors que le sujet, la qualité du lieu, & la condition des personnes m'ont obligé de parler, j'ay tâché de le faire avec quelque sorte de soin, si ce n'a pas esté avec beaucoup de suffisance. A sçavoir maintenant si mes Discours ont bien reüssi ou non, c'est ce qu'on doit apprendre de ceux qui m'ont entendu, & non pas de moy qui suis trop interessé dans cette affaire pour en estre pris pour Juge. Je puis dire seulement que je ne me soucierois pas fort d'avoir bien dit, pourveu que j'eusse bien vescu. C'est une gloire bien creuse que celle qu'on tire du fonds de l'éclat & de la beauté des paroles.

Après vous avoir donné cette veuë generale de mes occupations, je veux declarer icy de quelle façon la fortune & ma propre volonté ont partagé jusques icy le temps de ma vie. J'ay passé la premiere année à Arezzo où j'estois né, je fus à l'Ancissa les six années d'apres, dans une maison des champs qui apartenoit à mon Pere, à quatorze lieuës de Florence; & ce fut là que j'eus le bonheur de jouïr derechef de la presence de ma mere apres une absence assez longue. A huict ans je fus mené à Pize, & de là aupres d'Avignon, où le Pape tient, pour ainsi dire, en exil l'Eglise de JESUS-CHRIST. Et quoy qu'Urbain V, eust semblé la remettre en son premier

Siege, si est-ce que son dessein n'a eu qu'un mauvais effet ; Il a quitté sa resolution avec la vie. Qu'il eut esté bien plus heureux de mourir dans sa maison & devant l'Autel de Saint Pierre, que de rendre miserablement son ame en un lieu qui a donné sujet à un schisme si dangereux ? En effet si ses successeurs eussent demeuré comme luy dans leur Siege primitif, on l'eust toujours pris pour l'Autheur d'une si bonne Oeuvre ; que s'ils eussent quitté Rome comme les autres, sa vertu eust esté plus illustre par l'opposition de leurs vices.

Mais cette plainte est hors de propos, on ne la doit pourtant pas attribuer à mon imprudence, mais à mon zele. Ce fut donc prés du Rhône que je passay mon enfance sous la conduite de mes Parens ; & ma jeunesse, suivant les caprices de ma vanité, plutôt que de la raison. Or quoy que je ne semblasse avoir qu'un sejour asseuré, je ne laissois pas de faire divers voyages. Je fus quatre ans à Carpentras où j'appris de la Grammaire, de la Dialectique, & de la Rhetorique autant que mon âge, & le train ordinaire des Escoles le permettoient. Cela veut dire que je perdis beaucoup de temps à apprendre peu de chose. J'allay apres à Montpellier, où j'employay quatre ans à l'Estude des loix, & puis trois à Boulogne à oüyr tout le droit Civil : & si j'eusse persisté dans cet employ, plusieurs tenoient que j'y eusse fait autant de profit que j'y avois mis de peine. Mais j'abandonnay cet Estude si-tost que je me vis abandonné de mes Parents, non pas que l'autorité des loix ne me semblast fort considerable, comme estant pleine de Majesté, & de cette antiquité Romaine qui me plaist souverainement : mais je ne pouvois souffrir d'en voir l'usage corrompu par la fourberie embarrassante des hommes. En effet les procez se jugent plutôt par chicane que par droit. Ainsi j'eus honte d'apprendre une chose dont je ne me voulois pas servir

contre l'honnesteté, & dont je ne me pouvois servir honnestement. Car si j'eusse voulu m'attacher à la pureté des Loix, on eut blâmé mon ignorance, au lieu de louer ma sincérité.

C'est pourquoy à l'âge de vingt-deux ans je me retiray dans ma maison ; c'est ainsi que j'appelle ce petit exil d'aupres d'Avignon, où j'avois esté dès la fin de mon enfance. Ce qui m'y mena fut l'accoustumance qui a une force presque égale à celle de la nature. C'est là que je commençay d'estre connû, & que plusieurs grands personnages me firent demander mon amitié. Je m'estonne à present de l'excès de leur bonté, connoissant bien le peu que je vaux, mais alors je ne m'en estonnois point, l'âge me persuadant que tout chetif que j'estois en ce temps-là, j'estois digne de toute sorte d'honneur.

Mais entre toutes mes connoissances une des plus illustres ç'a esté celle de la maison des Colonnes qui frequentoient lors la Cour de Rome, ou plûtost qui en estoient l'ornement, à raison de leur Noblesse aussi bien que de leur vertu. Ils me firent l'honneur de m'appeler aupres d'eux, & de m'y tenir en un rang que je n'eusse sçeu esperer, si les faveurs qu'ils me faisoient par prévention eussent dépendu de mes desirs. Je fus chery entre autres de Dom Giacomo Colonna lors Evesque de Lombay, personnage qui n'aura jamais de pareil, comme il n'a jamais eu d'égal. Ce grand homme s'en allant en Gascongne vers son Evesché me fit passer un Esté tout à fait celeste, en des lieux que la neige des Pyrenées rafraischit, mesme aux plus grandes ardeurs de la canicule. Je regouste souvent par le souvenir la douceur de ces beaux jours, & ne sçay si j'estois alors plus heureux d'estre en la compagnie d'un si bon Maistre, que de recevoir toute sorte de plaisirs du commerce des mes Egaux.

Estant revenu d'un sejour si delicieux j'ay vescu plu-

sieurs années en la maison de Dom Giovanni Colonna lors Cardinal, & frere du Prelat dont j'ay parlé ; & je puis dire qu'en tout ce temps-là il ne me traittoit pas comme Seigneur, mais comme Pere, voire comme frere tres-affectionné, & qu'estant avec luy, je semblois n'estre qu'avecque moy. Ce fut lors qu'une fantaisie de jeune homme me donna le desir de voir la France & les Allemagnes, & quoy que je trouvasse beaucoup de raisons pour faire approuver mon dessein à ceux de qui je dépendois ; neantmoins le vray motif en estoit la passion que j'avois de voir le monde, estimant avec cét Ancien que nous sommes habitans de toutes les terres, bien que nous n'ayons proprement qu'une Patrie. En ce voyage je vis premierement Paris, cette Ville incomparable, & me plus à m'informer de ce qu'on disoit de veritable ou de fabuleux de ce Miracle du monde. De là je fus à Rome que j'avois toujourns eu desir de voir comme estant le Siege de la Religion, aussi bien que le plus beau monument de l'antiquité. Ce fut-là, que j'eus l'honneur d'estre connu du Seigneur Stephano Colonna, Pere de cette illustre famille, & dans les respects que je luy rendois, j'en fus chery si particulierement qu'il sembloit ne mettre point de difference entre ses enfans & moy. La reconnoissance que je dois à l'affection de ce grand Heros ne sortira jamais de ma memoire, comme il ne m'a jamais esloigné de son cœur tant qu'il a vescu.

Au retour de Rome, ne pouvant souffrir le sejour d'Avignon, pour qui j'avois une hayne naturelle, je cherchay un petit détour pour me servir de port au milieu de la tempeste. Je le trouvay heureusement à Vaucluse, qui est une Solitude à quinze mille d'Avignon, fort agreable, mesme dans l'horreur qui accompagne ordinairement les lieux escartez. C'est-là que la Sorgue qu'on peut nommer le Roy des Fontaines, commence à pousser ses eaux, &

fait une riviere dans sa source mesme. Ce lieu m'ayant ravy par sa beauté, je me resolut de m'y attacher, & y ayant fait porter mes livres, je m'y transportay moy-mesme. Ce seroit une longue histoire si je voulois écrire icy en particulier ce que j'y ay fait l'espace de plusieurs années ; Il suffit de dire en general que tous les ouvrages qui ont paru de ma façon y ont esté composez, ou commencez, ou conceus. Or il y en a eu si grand nombre, que leur polissure m'occupe encor aujourd'huy, & quoy que l'amour m'ait emporté beaucoup de temps, je puis dire qu'il m'a fait employer utilement beaucoup d'heures pour escrire en sa faveur. Au reste, j'ay entrepris plusieurs traittez que je n'ay pas encore achevez pource que le caractere de mon esprit a toujours esté d'avoir moins de force que de Genie & d'adresse. C'est pourquoy j'ay laissé de mettre au jour beaucoup de livres, dont la composition m'a paru plus difficile que la premiere idée que j'en avois conçeuë autrefois. La perspective du lieu me fit écrire mes Bucoliques qui est un ouvrage champestre, & les deux livres de la vie Solitaire que j'ay dédiéz à Monsieur l'Evesque de Cavaillon maintenant Cardinal & Evesque de Rieti, lequel m'a toujours aymé, non seulement en Pasteur comme saint Ambroise cherissoit saint Augustin, mais en frere, s'il m'est permis de le dire. Au reste, me promenant un jour parmy des montaignes, je pris le dessein de faire un Poëme Heroïque à l'honneur du grand Scipion, dont le nom ne me sembloit pas moins Illustre que ses exploits. Je composay donc mon Africa, & je puis dire qu'encore que ce livre ait esté produit à divers intervalles, & parmy plusieurs soucis importuns, il a pourtant esté chery de plusieurs devant que d'en estre connu ; qui est un effet que je ne sçay s'il faut attribuer à sa bonne fortune ou à la mienne. Tant y a qu'il a passé pour un Ouvrage achevé, quelque imparfait qu'il semble estre.

Comme je m'entretenois ainsi dans la solitude, je reçus à mesme jour des lettres du Senat de Rome, & du Chancelier de l'Université de Paris, par lesquelles on me prioit d'aller recevoir la Couronne de Poësie sur ces deux theatres du monde. Ces nouvelles m'enflerent le cœur ; je commençay à m'estimer digne d'un honneur que tant de grands hommes me deferoient, & je ne regardois pas mon peu de merite, mais la grandeur de leur jugement. Là dessus je fus en peine sur le party que je devois prendre. Enfin pour ne rien faire mal à propos en un sujet si important, j'en écrivis au Seigneur Giovanni Colonna (dont j'ay cy-devant parlé) & luy demanday son avis pour regler le mien. Par bon-heur il estoit si proche de moy, que luy ayant écrit sur le soir, j'en eus réponse le lendemain. Et suivant son conseil, je me resolut de preferer l'autorité de la Ville de Rome à la magnificence de Paris.

Je party donc pour ce sujet, & bien que suivant la coutume des jeunes gens, je jugeasse fort favorablement de mes affaires : j'eus honte neantmoins de recevoir un témoignage que les autres me rendoient de la bonne opinion qu'ils avoient de moy, & quoy qu'ils me conviassent tout de bon à prendre le Laurier dans la capitale de l'Univers, où les plus grands Conquerants faisoient jadis leurs triumphes, je croyois qu'ils ne m'avoient écrit que par compliment. Pour m'éclaircir de leur intention, je me resolut d'aller à Naples, devant que d'aller à Rome. En ce voyage j'eus le bon heur de faire la reverence au Roy Robert, grand Prince, & grand Philosophe tout ensemble, & qui ne s'est pas moins acquis de gloire par l'Estude, que par le gouvernement de son Estat. C'est le seul Roy que la Sicile a produit pour estre le Protecteur du sçavoir, aussi bien que de la Vertu. Je le fus trouver exprès pour voir ce qu'il jugeroit de moy, & m'arrester plutost à son opinion particuliere, qu'à celle de tout un

Senat. Vous vous estonnerés, Lecteur, aussi bien que moy du bon accueil qu'il me fit : & je vous avoüe qu'à voir les honneurs qu'il me rendoit, j'avois de la peine à me connoistre moy-mesme. Je ne me prenois pas pour le Petrarque, mais pour un Prince.

Or ayant sçeu le dessein de mon arrivée, il en fut extrêmement aise, tant pource qu'il se plaisoit à voir en moy une ambition genereuse, que pource que son honneur sembloit attaché au mien, veu que je l'avois choisi entre tous les hommes du monde, pour estre Juge de ma suffisance ou de mon incapacité. Enfin apres plusieurs conferences que nous eusmes ensemble sur divers sujets, il voulut que je luy fisse voir mon Africa, dont la lecture luy agrea si fort, qu'il m'en demanda l'adresse, comme une faveur singuliere qu'il recevroit. Cette demande estoit trop juste, & trop honorable pour moy, pour luy estre refusée, & ce n'est pas ce Monarque qui a reçu de la gloire par ce present ; c'est moy qui ay tiré de l'honneur de la dedicace de mon livre. Quant au sujet pour lequel j'estois venu, il me prescrivit certains jours pour m'examiner, & pource que le temps luy sembloit court à l'égal de la longueur de la matiere, il continua le mesme exercice deux jours suivants, & le troisieme il me jugea digne du Laurier qui m'estoit dé-jà préparé, & que je n'osois recevoir qu'il ne m'eust donné son approbation. Il me pria mesme de le prendre à Naples, m'offrant de joindre sa magnificence Royale à l'affection de tous ses sujets pour m'honorer davantage. Mais enfin l'inclination que j'avois pour Rome l'emporta sur les instances d'un si grand Roy. Voyant donc qu'il ne pouvoit rompre ma resolution, il me donna des lettres pour le Senat, & luy envoya de ses gens pour l'asseurer de la bonne opinion qu'il avoit de moy, & m'obliger au loin comme il m'avoit obligé de prés. Le jugement de ce grand Prince fut conforme alors à celuy

de plusieurs, & au mien mesme. Mais depuis j'ay changé d'avis, & reconnois maintenant que l'affection de ce bon Roy, & le desir qu'il avoit de favoriser mon âge, eurent plus de pouvoir sur son esprit que l'amour de la verité.

Je vins donc à Rome, & bien que je fusse indigne de toute forme d'honneur, toutefois me voyant appuyé d'un jugement si favorable, je reçeus la Couronne de Laurier tout Escolier que j'estois, & je me puis vanter d'avoir veu assembler à mon occasion, autant de gens au Capitole, qu'il en pouvoit aller pour voir les plus celebres triomphes. Cet honneur ne me rendit pas plus sçavant, quoy qu'il rendit beaucoup de personnes envieuses de ma fortune. Mais ce n'est pas le lieu de parler de mes prosperitez ny de mes disgraces. De Rome j'allay à Parme, & demeuray quelque temps avec le Seigneur Corregio, & les autres Princes, qui estant de mauvaise intelligence entre eux pour le fait du gouvernement de la Ville, s'accordoient neantmoins tous au dessein de me cherir, & de m'obliger. Enfin me souvenant que si je n'avois pas merité le Laurier devant que de le recevoir, je me devois efforcer de le meriter apres l'avoir reçu; un jour que je me promenois près du fleuve de l'Elze en un bois nommé Piana, sur les confins de Reggio, je me resolus de poursuivre mon Africa, & d'éveiller mon genie qui sembloit estre assoupy. Je continuay donc quelques jours à y travailler à la campagne, & puis me trouvant en repos dans ma maison de Parme, j'achevay mon Ouvrage en si peu de temps que je m'en estonne encor apres un si long intervalle d'année. Je me retiray derechef en ma Solitude ordinaire de la Sorgue, en l'an trente-quatriesme de mon âge, car cet exil volontaire me sembloit plus agreable que le sejour de mon pays.

Il me falut pourtant repasser les Alpes, pour venir encore à Parme & à Veronne, & je puis dire que je reçeus

par tout un accueil que j'estimois d'autant plus que je le meritois moins. Longtemps apres je fus obligé d'aller à Padoüe pour satisfaire aux désirs du Seigneur D. Giacomo de Carraria qui m'en sollicita, tant par lettres que par messages presque tout le temps que je fus tant deçà que delà les Alpes. Il me demandoit mon amitié, quoy que je ne l'eusse jamais veu, & je voulus satisfaire à son inclination, non pas pour en tirer quelque avantage, mais pour luy plaire. Je fus reçu de luy, non seulement à la façon ordinaire des hommes extraordinaires, mais comme les ames bien heureuses sont reçeuës dans le Ciel. Il me fit tant de faveurs, qu'il me les faut necessairement passer sous silence, d'autant que je n'en sçaurois parler dignement. Je ne dois pourtant pas oublier que sçachant que la vie solitaire que j'avois menée, m'avoit formé à l'estat du Clergé plutôt que du mariage, & que mon humeur estoit incapable de souffrir d'autre joug que celui de nostre Seigneur ; il me fit donner une Chanoinie dans l'Eglise de Padoüe, non pas tant pour me rendre son redevable, que pour m'attacher entierement à l'Italie. Et je puis dire que s'il eut vescu plus longuement, je n'eusse plus vescu qu'aupres de luy. Mais il n'y a rien de durable parmi les choses humaines. On n'y trouve point de douceur qui n'ait une amere issuë. Dieu nous l'ayant laissé prés de deux ans pour le bien du Monde, de la Patrie, & pour mon avantage particulier, nous l'osta enfin, pource que ny moy, ny le Monde, ny la Patrie n'estions dignes de l'avoir. Ce n'est pas l'affection seule qui me fait parler ainsi, c'est plutost la verité. Et quoy que son Fils ait aussi bien succédé aux inclinations de son Pere, qu'à la Noblesse, & à sa prudence ; toutefois ayant perdu celui à qui j'estois joint par la ressemblance de l'âge comme par le lien d'une sincere amitié ; je m'en retournay derechef en France, ne pouvant me tenir en un endroit, non pas

que j'eusse de la passion pour revoir ce que j'avois veu mille fois, mais je voulois soulager mon ennuy à la façon des malades, & changer de lieu n'ayant pas le moyen de changer d'ame.

PÉTRARQUE.

(Traduit du latin par François de Grenaille [1645].)